

« Sciences et conscience »
par Philippe Petit sur France Culture le 9 octobre 2008

Autour de l'ouvrage de François Vatin « *Le travail et ses valeurs* »

Invités François Vatin, professeur de sociologie
et
Yves Schwartz, professeur de philosophie¹.

P. P : - Bonjour à toutes, bonjour à tous pour ce nouveau rendez-vous, nous allons vous parler du Travail. Le travail est condamné, le travail se meurt. Pour un peu le chœur des pleureuses modernes chanterait les louanges du dieu de la fainéantise cher à Paul Lafargue l'auteur du « *Droit à la paresse* ». Il y a dix ans le succès de librairie de « *L'horreur économique* » de Viviane Forrester et de « *La fin du travail* » de Jérémy Rifkin a jeté la confusion dans les esprits les plus éclairés. D'aucun qui voulait hier libérer le travail du libre jeu des forces productives, demande aujourd'hui qu'on se libère de lui. D'autres qui voyaient dans le travail et l'effort la source de la dignité sociale font mine d'ignorer sa valeur normative nécessaire à l'intégration sociale et ne le considèrent plus que comme un pur instrument du système de production concurrentiel. Marxistes repentis, libéraux reconvertis se donnent la main pour célébrer la fin du travail ou bien l'absurdité de l'activité productive. Quels parcours ! Pourquoi ce dévoiement ? Le travail serait-il à ce point une souffrance ? Plutôt que d'en faire une valeur ou de le traiter comme une pathologie, il serait peut-être souhaitable de considérer le travail comme une activité humaine à plusieurs dimensions. Depuis l'aube de la révolution industrielle la question naturelle, donc de l'environnement, et la question sociale, sont inextricablement liées. Alors que se déroule au parlement le débat sur le Grenelle de l'environnement, il serait bon de s'en souvenir. Quel sens alors accorder au travail aujourd'hui ? Comment le travail interagit avec la nature ? Convient-il d'anticiper ou pas sa fin ou de sacraliser ses vertus ? Toutes ces questions se ramènent à une seule : le travail est-il une valeur ?

Pour aborder ces questions nombreuses mais qui se ramènent à une seule comme je le disais à l'instant, « Le travail est-il une valeur ? », j'ai invité un sociologue mais pas simplement un sociologue, un professeur de sociologie à Nanterre il est vrai, mais qui s'intéresse de très près à l'histoire des sciences, il se nomme François Vatin, il vient de publier *Le travail et ses valeurs*, justement chez Albin Michel. Bonjour François Vatin.

F. V : - Bonjour,

P. P : - Ai-je raison de dire que vous n'êtes pas uniquement un professeur de sociologie ?

F. V : - Non, mais c'est je crois le propre de la sociologie que de ne pas être enfermée dans des frontières strictes, c'est une discipline carrefour qui dialogue avec bien d'autres. Et moi je

¹ Retranscription élaborée par Nathalie Clar doctorante en philosophie sous la direction d'Yves Schwartz, département d'ergologie - Université de Provence.

dialogue effectivement, notamment avec l'économie, avec l'histoire, avec la philosophie... et avec l'histoire des sciences.

P. P : - Et, avec les sciences, ce qui explique votre présence à « Sciences et conscience ». Vous êtes accompagné de Yves Schwartz qui est professeur lui, de philosophie à Aix en Provence et directeur scientifique du département d'ergologie. Bonjour Yves Schwartz.

Y. S : - Bonjour.

P. P : - Peut-être allez- nous préciser tout de suite « département d'ergologie ».

Y.S : - Oh ! C'est une question piège... C'est une longue histoire de 25 ans, mais disons qui a commencé sur des interrogations autour du travail, de ses transformations et de ses mutations, et qui compte tenu de tous les enjeux compliqués du travail s'est élargie, comme l'indique la notion d'ergologie.

P. P : - Avant d'entamer notre discussion, vous avez lu le livre de François Vatin ?

Y. S : - Bien sûr, avec beaucoup de plaisir...

P. P : - Rapidement, il ne vous est pas tombé des mains ?

Y. S : - S'il m'était tombé des mains je ne serais pas venu ici ! Non, je pense que moi-même qui suis à l'origine un peu historien des sciences, j'apprécie beaucoup sa manière d'accomplir son métier de sociologue, je trouve que sa façon d'interroger les concepts à travers l'histoire des sciences est très, très riche et je pense que ça aboutit sur la question « travail et valeurs » à des positions qui nous sont très communes.

P. P : - François Vatin, « travail et valeurs » justement, « *Le travail et ses valeurs* », vous allez peut-être commencer par nous expliquer le titre parce que les auditeurs n'ont pas forcément lu le livre. Nicolas Sarkozy, on le sait, pendant sa campagne présidentielle, a beaucoup insisté sur « la valeur travail », on a parlé évidemment avant lui du travail au moment des 35 heures et au moment, je le rappelais dans mon exergue, où le thème de la « fin du travail », pas simplement de la réduction du temps de travail, mais donc... la fin du travail avait été effectivement mis en avant par un certain nombre d'auteurs. Jérémy Rifkin « *la fin du travail* » mais aussi Dominique Méda qui avait également travaillé sur cette question. Alors, vous, vous avez l'air de nous dire d'emblée - vous allez déjà nous répondre sur le thème des valeurs peut-être - que le problème du travail c'est pas uniquement un problème de quantité.

F. V : - Oui, il y a beaucoup de choses dans votre interrogation. Je crois que le point de départ qui pourrait justifier un petit peu ce titre, c'est qu'au fond on a eu un retour très fort à la thématique du travail comme valeur avec la montée du chômage de masse, en gros dans les années 70, et une inquiétude, qui est une inquiétude séculaire, sur le risque pour l'ordre public de l'oisiveté. A partir de là nous avons assisté à la manifestation de deux discours qui se répondent d'une certaine manière. Un discours du retour au travail, socialiser les gens par le travail, et le discours symétrique consistant à dire : « oui mais effectivement il n'y a pas que le travail dans la vie, il y a le droit à la paresse » pour citer Paul Lafargue comme vous l'avez fait tout à l'heure.

P. P : - C'est à dire en gros « travailler plus » d'un côté et « travailler moins » de l'autre ?

F. V : - Oui, travailler plus d'un côté, travailler moins de l'autre, mais dans les deux cas, effectivement, le travail est posé comme valeur indépendamment de son contenu effectif comme une espèce de valeur transcendante alors que la question qui se pose d'abord est de savoir finalement : qu'est ce que travailler ? Qu'est ce que le travail aujourd'hui ? Quelles en sont ses formes ? Et de ce point de vue là ce discours, ce débat très général sur la valeur travail tend à s'étioler un peu et c'est pour cela qu'il y a le pluriel dans le titre. C'est-à-dire que...

P. P : - Alors « tend à s'étioler », tend à s'effacer, vous posiez la question : qu'est ce que travailler ? Pour vous, pour le dire simplement d'emblée, travailler c'est produire !

F. V : - Assurément ! Enfin au sens où effectivement le travail n'est valeur que parce qu'il est supposé produire et reconnu comme tel socialement. Et c'est une des difficultés justement qui a été posée à travers des modèles de type « emploi aidé », insertion par le travail où, d'un côté, on fait l'injonction aux gens de travailler pour être socialisés tout en leur faisant comprendre que le travail qu'on leur donne n'est qu'une fiction et n'a pas de valeur productive. Cette question là s'est posée très concrètement à travers les politiques de l'emploi au cours de ces 20 dernières années.

P. P : - Yves Schwartz, sur ce thème « le travail et ses valeurs », d'abord pour vous, le travail est-il une valeur ? Et êtes vous d'accord, pour commencer, sur l'idée que le travail c'est d'abord et avant tout de la production ? Ce sont de vastes questions, mais bon...

Y. S : - Personnellement je ne poserais pas exactement la question comme cela, d'ailleurs je crois que François Vatin ouvre d'autres perspectives plus larges. Je pense par exemple qu'il faut intégrer le travail dans une notion beaucoup plus large et beaucoup plus compliquée, sur un sens anthropologique que j'appelle, moi, l'Activité. Je pense que... je distinguerais deux choses, ce qui vient un peu d'être fait. Travailler, je crois que tout le monde sait ce que ça veut dire quand on va travailler chaque jour, c'est pas très simple à expliquer, mais chacun a des sentiments, et on ne lui raconte pas d'histoire sur ce qu'il va rencontrer, sur ses difficultés. Mais autre chose est de dire le travail est « ceci » ou « cela », alors là ça me semble entrer dans la confusion parce que je ne crois pas du tout qu'on puisse avoir une notion simple du travail et encore moins quand on l'accole à la notion de valeur. On a là deux concepts massifs, compliqués, et alors, dire « le travail c'est ceci, le travail disparaît », même la « centralité du travail ou encore dire la valeur du travail... », franchement, je sais plus très bien ce que ça veut dire. Ce qui n'enlève rien à l'importance massive du « travailler » mais ça ne veut pas dire la même chose dans notre société à nous aujourd'hui, avec la crise, pour un paysan mozambicain ou pour un gardeur de voiture à Sao Paulo, c'est pas la même... c'est à la fois la même chose et pas la même chose. Donc, l'expression me paraît doublement confuse, à cause de « travail » et à cause de « valeur ».

P. P : - François Vatin lorsque vous vous en prenez à la conception métrique du travail, c'est peut-être cela la première entrée eu égard à l'histoire des sciences ? Parce que finalement dans votre livre vous parlez à la fois de mécanique, de physiologie, de biologie, en gros les trois sciences disons qui vont servir à mesurer la force, l'énergie, et la fatigue éventuellement. On gardera une discussion serrée et particulière sur ce thème de la fatigue, mais il semblerait que la question de la mesure, la question de cette arithmétique disons... de base et de départ est quelque chose que vous semblez refuser à rebrousse poil. En disant d'abord ce n'est plus vrai

aujourd'hui parce que l'activité industrielle est en grande part automatisée. Je crois que là ce serait bien que vous expliquiez votre itinéraire d'abord par rapport à quelqu'un qui a compté pour vous, qui est Pierre Naville, qui était un spécialiste de l'automation, donc de cette révolution industrielle qu'on a appelée l'automation et qui a été pour vous un profond aiguillon. Donc, je repose la question de façon plus resserrée : c'est votre lecture de Naville et donc sa lecture de l'automation en tant que révolution industrielle qui vous a aidé à vous extraire d'une conception purement métrique du travail ?

F. V : - Ca c'est passé un petit peu dans l'autre sens, c'est plutôt mon expérience de sociologue du travail qui m'a amené à Pierre Naville. Alors, dans un contexte qui est effectivement tout à fait particulier à la fin des années 70 et qui était marqué dans le domaine de la sociologie, de l'économie, du travail, par la domination d'une représentation d'un certain nombre d'auteurs marxistes. Vous aviez notamment un marxiste américain qui était très important, qui s'appelle Harry Braverman, qui, très curieusement s'appuyait sur le taylorisme pour en faire une espèce de modèle indépassable de l'organisation du travail. Parce que, d'une certaine manière, il voyait dans Taylor, dans cette mesure des temps et mouvements prônée par Taylor la réalisation pratique de la théorie de la valeur travail de Marx. Or il se trouve que moi j'ai été amené à faire des enquêtes dans l'industrie pétrolière et pétrochimique dans la région de l'étang de Berre et que je me trouvais face à des situations d'activité qui ne pouvaient absolument pas être pensées dans ces termes. Je me suis rendu compte que la question avait été très bien posée 15 ans auparavant, dans un ouvrage qui date de 1963 de Pierre Naville qui s'appelait « Vers l'automatisme social ? » où Pierre Naville se préoccupait déjà à cette époque de cette question, menait de grandes enquêtes sur l'automation, et de cette configuration qu'il résume dans une phrase que je cite de mémoire : « *L'arrêt de la chaîne classique immobilise les hommes, alors que l'arrêt de la chaîne automatisée les mobilise.* » C'est-à-dire, qu'est-ce qui se passe quand finalement vous avez une espèce d'inversion entre travail et production ? Où le travail est mobilisé précisément au moment où la production s'interrompt ? Parce que il faut remettre en route, parce qu'il y a le problème de l'entretien, le problème du redémarrage etc. et où donc ce lien métrique entre production et travail, qui est au cœur de la représentation taylorienne, disparaît. Donc, c'est cela qui m'a effectivement amené à la lecture de Pierre Naville.

P. P : - Donc, soyons très concrets sur cette question c'est à dire que c'est, quand le système automatique du TGV ou de l'avion se détériore que l'homme est mobilisé en tant que tel ?

F. V : - Oui c'est valable aujourd'hui même dans d'autres types de secteurs, même des secteurs de constructions mécaniques où effectivement le travail est surtout mobilisé au moment du dysfonctionnement. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas travail dans...

P. P : - Bien sûr...

F. V : - Ca pose notamment le problème de la vigilance, de savoir ce que c'est effectivement que d'être présent dans une situation sans qu'il y ait forcément quelque chose à faire de normativement défini. C'est une configuration de travail qui n'est pas universelle mais qui est beaucoup plus répandue qu'on ne pourrait le penser et qui heurte les représentations communes y compris d'ailleurs des gens qui sont assujettis et qui ont de la difficulté eux-mêmes à penser leur travail. Mais là-dessus je crois qu' Yves Schwartz en sait bien plus que moi.

P. P : - Yves Schwartz.

Y. S : - Oui, je crois que l'un et l'autre on a un même embarras, une même hostilité au maniement du concept général de travail, ce qui ne veut pas dire, évidemment, du tout qu'on sous-estime les enjeux considérables aujourd'hui de tout ce qui est sous-entendu quand on parle aujourd'hui du travail. Je veux dire aussi bien dans les entreprises aujourd'hui, toute l'attention portée à ce qu'on appelle les problèmes psychosociaux, les accidents du travail, le stress - puisqu'il y a des accords aujourd'hui qui se négocient sur ce sujet - ; ou bien comme vous le disiez tout à l'heure le travail est lié aussi au développement de la planète, ce qu'on appelle le développement durable ; ou bien encore, je crois que la crise qu'on connaît aujourd'hui a quelque chose qui a à voir avec une déconnexion complètement emballée et un peu folle entre l'activité de travail et le maniement de valeurs quantitatives. Donc quand on exprime, je crois, une certaine réserve, ça n'est pas du tout pour dire qu'il n'y a pas des enjeux fondamentaux mais je reviens sur cette idée : est-ce qu'on traite vraiment la question des crises possibles quand on dit : « le travail est ceci ou cela » ? Je pense que l'historique que fait François Vatin d'une conquête d'une métrique du travail qui devient finalement obsolète à un certain moment, qui devient sans qualité, et qui reprise associée à une qualité mystérieuse qui serait l'idée que plus on « tartine » le travail mieux c'est, je crois que ce n'est pas comme ça qu'on résout les choses, parce que finalement, dans ces conditions, le travail c'est quoi ? Est-ce que c'est uniquement le fait de produire de la valeur ? Mais, comme Vatin l'a dit, ce n'est pas proportionnel à la présence dans l'entreprise, même si, si on le paye, c'est qu'il y en a. Est-ce que c'est la rémunération qui fait la valeur du travail ? Oui en un sens c'est vrai mais il y a d'autres pays dans la planète où ça ne se passe pas par des rémunérations et des contrats de travail. Est-ce que c'est d'occuper une place dans une société ? En partie oui mais les places... elles sont problématiques, elles sont changeantes, on ne peut pas se situer par rapport à ça. Est-ce que c'est un lieu de développement de soi ? Oui et le contraire. Est-ce que c'est matrice de lien social ? Oui mais aussi le contraire. Donc je crois qu'autant il y a des problèmes majeurs autant quand on entre dans des généralités on est pas en prise pour les traiter et là, la décomposition, la déconstruction de ce livre à travers la fabrication du concept de travail est je crois très éclairante pour nous mettre en garde.

P. P : - François Vatin avant d'en venir à la déconstruction à proprement parler... est-ce que, d'après ce que vient de nous dire Yves Schwartz, est-ce qu'il est possible pour vous de donner une définition du travail ? Ou est-ce que c'est vraiment un concept beaucoup trop général, beaucoup trop générique et que vous préféreriez aussi vous rabattre sur la notion d'activité voire d'activité productive ?

F. V : - En tout cas moi je ne me risquerais pas à donner une définition du travail, je me suis amusé à en faire un peu l'inventaire...

P. P : - Oui, mais... votre bouquin s'appelle « *Le travail et ses valeurs* » !

F. V : - Je me suis amusé à faire l'inventaire des définitions du travail dans le cadre d'un manuel de sociologie du travail... l'inventaire des définitions explicites du travail que j'ai pu trouver à droite et à gauche, et c'est assez amusant de voir, d'ailleurs, que les plus grands auteurs ne s'y risquent pas, par exemple chez Marx vous ne trouverez pas de définition explicite du travail.

P. P : - Mais de la force de travail, oui ?

F. V : Nous rentrerions là dans des débats un peu compliqués. Ce que je veux dire c'est que vous trouverez éventuellement une définition explicite du travail chez Jean-Baptiste Say, par exemple, mais vous ne la trouverez pas chez Karl Marx. Alors moi, effectivement, je ne me risquerais pas à cet exercice, bien qu'il serait instructif mais semé d'embûches.

P. P : - Alors pourquoi vous avez éprouvé le besoin, toutefois... - nous n'avons pas encore décliné ce vous allez raconter sur la mécanique industrielle, la biologie, l'organicisme social etc.- mais pourquoi vous avez éprouvé le besoin de vous inscrire malgré tout dans un débat contemporain qui est le « travailler plus » de Nicolas Sarkozy, le « travailler moins » des 35 heures ? Pour contextualiser quoi ?

F. V : - Là, nous en venons à ce qu'il en est du travail du sociologue et de cet aller-retour qui me paraît nécessaire. C'est à dire que je ne peux convaincre qu'il est intéressant de faire ce détour par l'histoire des sciences, par l'histoire des idées que dans la mesure où je montre que ça permet, quand même, d'éclairer de façon un peu différente un certain nombre de débats contemporains. Mon ouvrage n'est clairement pas centré sur le débat contemporain, en tout cas ne vise pas à fournir une solution clé en main, mais j'ai tenu dans la conclusion à montrer que ce parcours n'était pas sans incidence pour penser ce qui était débattu aujourd'hui.

P. P : - Yves Schwartz « sans incidence » vous êtes d'accord avec cette idée que le parcours du livre permet de reconfigurer un peu le débat contemporain ?

Y. S : - Je crois. Je crois parce qu'on vit sur des fausses évidences sur le travail et la façon dont finalement quelque chose que l'histoire, à travers les va et vient entre la mécanique industrielle, la biologie avec le problème de la division du travail, la psychophysique..., aboutit à une sorte d'idée d'un travail additif et métrique et puis on s'aperçoit que finalement, comme on dit, ça devient obsolète. Donc, ce travail additif est un travail sans qualité, puisqu'il est, ce que Marx disait à propos de Proudhon, « la dernière forme du travail », il n'y a plus rien c'est une simple mesure de temps... Bon très bien, c'est un travail sans qualité. Et alors on s'aperçoit, qu'alors même que ça ne correspond plus aux activités de travail modernes – je crois que ça n'a jamais correspondu d'ailleurs - on essaye néanmoins d'en faire une valeur c'est à dire qu'on donne à ce qui est sans qualité, une valeur, ce qui est quand même absurde ! Donc de ce point de vue là, moi, je pense que la conclusion est pertinente c'est à dire qu'elle oblige à penser, à ne pas se satisfaire de stéréotypes qui n'ont pas de fond. Donc moi, je crois vraiment - et l'analogie qu'il fait entre les 35 heures et le travailler plus me paraît très juste-, que c'est un impensé du travail qui soutient tout ça, donc par rapport aux problèmes qui nous préoccupent énormément, je pense qu'effectivement la conclusion à travers ce parcours apporte beaucoup.

P. P : - François Vatin l'essentiel, disons, de votre argumentation va reposer sur une déclinaison tout à fait historique, sans remonter à la définition même, latine, disons, du travail, voire aux images bibliques... On peut dire en gros que le point de départ de votre réflexion c'est surtout à partir du 18^e siècle avec la naissance, l'apparition de l'économie politique où la valeur travail chez Adam Smith, notamment en 1776, devient véritablement une grandeur morale. Mais déjà il y a le mot « grandeur » alors est-ce qu'on peut déjà pour entamer notre parcours commencer par Smith avant de parler de la mécanique et de physiologie à proprement parler ?

F. V : - Oui, alors, vous avez raison, effectivement, de dire que ça démarre à la fin du 18^e siècle. Ça démarre dans la configuration de pensée qui est celle qui mène à la révolution

française et de ce point de vue là un auteur comme Adam Smith est un auteur tout à fait passionnant. Parce qu'il faut bien voir que contrairement à l'image que l'on donne de lui comme le fondateur du libéralisme, c'est d'abord un penseur moral et la valeur travail chez Smith, ce qui n'a pas forcément toujours été bien compris par ses successeurs, est fondée sur ce principe là. Elle est fondée sur l'idée de l'universalité du travail qu'il conçoit de façon puritaine comme dépense d'efforts, de fatigue, de sacrifices..., mais à travers ça l'idée est que le travail que l'on réalise est le même que celui que l'on paye quand on achète des biens. Et, cette idée d'universalité du travail, énoncée dans cette société, qui est encore une société d'ancien régime, a un fondement démocratique. Elle l'amène effectivement à cette métrique qui est réalisée par le marché mais qui est destinée à affirmer l'identité sociale commune aux individus dans cette contribution à l'effort commun.

P. P : - Donc c'est ce qui fait que c'est une grandeur morale ?

F. V : - C'est une grandeur morale au sens où effectivement le travail, quand je veux produire, quand je veux obtenir un bien, soit je le produis de mon propre travail, de ma propre souffrance, soit je l'achète aux autres ; quand je l'achète aux autres, j'achète la souffrance de l'autre. Voilà le cadre général de la pensée de Smith.

P. P : - C'est maintenant l'heure de la chronique de Florian Delorme. Vous avez vu Florian nous avons bien calé les choses puisque nous venons de parler d'Adam Smith et de la valeur travail et vous vous allez en quelque sorte prendre la suite, puisque vous allez nous parler du traitement du concept de « travail » en mécanique et donc on va suivre le temps...

F. D : - Oui , bonjour Philippe Petit, bonjour à tous, parce qu'effectivement si la fin du 19^e siècle ouvre l'ère d'une organisation scientifique du travail avec l'ingénieur Frédéric Taylor, vous le rappelez François Vatin, c'est aussi l'époque de l'émergence de la psychophysiologie du travail. Je me suis donc intéressé à ce mouvement qui a conduit à cette « psychophysiologie » du travail, mouvement que vous relatez dans votre ouvrage. Alors le concept de travail a été introduit officiellement en physique en 1829 par le français Coriolis mais un petit peu avant déjà Charles Coulomb, ingénieur Français également, s'intéressait dès la fin du 18^e siècle à la production physique du travail humain qu'il illustre par l'exemple de l'élévation de bois de chauffe dans les étages des immeubles. Et pour lui, le travail délivré pour cet effort peut se mesurer par le produit du poids de tas de bois par la hauteur à laquelle il faut le monter, donc une vision exclusivement mécanique, mécaniste du travail. Alors du côté des chimistes on s'intéresse également à la notion de travail. Antoine Lavoisier cherche lui à déterminer quelles sont les quantités d'oxygène utilisées pour produire tel ou tel effort. Il fait un parallèle entre l'oxygène utilisé par le corps et l'action produite, mais aussi bien avec Lavoisier qu'avec Coulomb on est dans des conceptions physiques, mécaniques du travail. Selon eux, même la dépense intellectuelle doit trouver son équivalent en travail manuel, on pourrait évaluer ce qu'il y a de mécanique dans le travail du philosophe qui réfléchit, de l'homme de lettre qui écrit, du musicien qui compose dit Lavoisier. Donc pour Coulomb comme pour Lavoisier la fatigue de l'homme qui fournit un effort intellectuel doit avoir un équivalent mécanique. Voilà une conception extrêmement mécaniste du travail ! Philippe vous en conviendrez, qui peut peut-être éventuellement prendre en considération tous les types d'efforts du travailleur. Alors reprenons l'exemple de l'élévation du tas de bois dans l'appartement de Coulomb, d'un point de vue mécanique si monter du bois requiert du travail au sens physique, en descendre devrait en produire, ce qui veut dire que lorsque vous

descendez des escaliers, Philippe, vous recouvrez une partie de votre énergie ce qui est bien sûr tout à fait absurde vous en conviendrez ! Donc pour s'affranchir de ce problème, il faut aller au-delà de la vision mécaniste du travail et voir ce qui se passe à l'intérieur même de l'organisme au niveau des muscles ; on entre là dans une considération physiologiste et cette nouvelle vision va être développée par Auguste Chauveau dans les années 1880. Auguste Chauveau est un vétérinaire Lyonnais et c'est lui qui introduit la notion de travail physiologique qui rend compte de l'énergie dépensée par un muscle contracté. Parce que ce que note Chauveau, à juste titre, c'est que lorsque votre corps est au repos il consomme quand même de l'énergie, garder la station debout requiert la contraction de muscles et donc la consommation d'énergie, donc pour Chauveau le travail physiologique doit prendre trois formes. D'abord le travail moteur, c'est à dire le travail des mécaniciens, celui auquel Coulomb s'intéressait avec ses porteurs de bois, le travail statique qui permet de garder une certaine posture et enfin le travail dit résistant, c'est celui, Philippe, qui vous permet de descendre dignement les escaliers sans vous laisser tomber comme un poids mort. Mais, à ce stade, apparaît le problème de la mesure de la fatigue générée par un travail mental. Le travail mental a-t-il réellement comme l'affirmait Lavoisier son équivalent en travail mécanique ? Et de surcroît le travail n'est-il pas jamais soit mental soit manuel mais toujours une combinaison des deux ! Il va donc y avoir un glissement qui va s'opérer depuis le système musculaire vers le système nerveux, on va passer du concept de travail à celui de fatigue. Angelo Mosso, physiologiste italien, est de ceux qui espèrent trouver une théorie unifiée de la fatigue selon lui la fatigue générée par l'action mentale et physique est de même nature. Soit que l'homme travaille avec les muscles, soit qu'il travaille avec le cerveau, dit-il, la nature de la fatigue est toujours la même parce qu'il n'existe qu'une force agissante, la force nerveuse. Pour autant, dans cette période de l'entre deux siècles les études destinées à mesurer le travail physique mais aussi celles relatives à la mesure du travail mental, s'avèrent être des échecs. En effet les très nombreux travaux sensés dégager une théorie fiable de la fatigue physique, notamment en ergographie, n'aboutiront pas. Zaccaria Treves un disciple d'Angelo Mosso met à mal, ce principe même, le principe de l'ergographie. Il affirme en 1906 que l'étude de la production de travail par l'action musculaire volontaire rythmique c'est-à-dire par l'ergographie, ne peut pas expliquer le problème de la fatigue et dans le même temps les études relatives à la fatigue mentale s'avèrent également inefficaces. On n'arrive pas plus à mesurer de façon satisfaisante, finalement, la fatigue psychique. Le célèbre psychologue Américain Edward Sandy considère, dès 1900, que l'on arrivera pas avec les outils psychophysiologique de l'époque à mettre sur pied une théorie fiable de la mesure de la fatigue générée par l'activité mentale. Il semble qu'il faille se rendre à l'évidence, la psychophysiologie du travail est un échec mais un échec fécond, Philippe, comme souvent en science, puisque vous dites, François Vatin, que la naissance de la sociologie du travail tient pour une bonne part à cet échec de la psychophysiologie du travail et notamment à son incapacité à construire un concept cohérent de fatigue. Philippe Petit.

P. P : - Merci beaucoup Florian, la fatigue est-elle un concept ? Ca c'est une autre histoire... En tout cas, il me semble que vous avez plutôt bien résumé tout ce qui à trait à l'histoire des sciences dans « *le travail et ses valeurs* » de François Vatin.

F. D : - C'est parce que François Vatin l'explique très bien dans son livre !

P. P : - C'est vrai, c'est vrai... c'est pour ça que nous l'avons invité. François Vatin vous avez relevé quelques erreurs ou...

F. V : - Non simplement sur la conclusion « la psychophysiologie : un « échec » », oui, s'il s'agit d'en déduire une science positive du travail applicable à l'organisation industrielle. Dans l'histoire que vous avez racontée le paradoxe est en gros le suivant : vous avez effectivement, une longue histoire qui remonte à Coulomb et Lavoisier, avec des éléments qu'on pourrait faire remonter plus avant, et qui débouchent sur le plan scientifique, c'est à dire que les études du travail humain participent de la genèse de la thermodynamique, élément absolument essentiel dans la révolution scientifique du 19^e siècle. Ca, c'est la première phase. Et la seconde phase, on s'aperçoit, effectivement, que l'ensemble des organismes, l'homme compris, est bien redevable de la thermodynamique, du premier principe de la thermodynamique, c'est-à-dire celui de l'équivalence, qui est démontré sur l'homme par Atwater, qui est un physiologiste Américain, ce qui l'amène à définir la notion de Calorie en diététique. C'est à dire qu'on peut pour l'homme comme pour n'importe quel système fermé, mesurer effectivement ce qui rentre et ce qui sort. Là où est le paradoxe c'est que d'une certaine manière ce cadre scientifique est au point fin au 19^e- début 20^e siècles au moment où l'idée d'appliquer un tel modèle du point de vue de l'organisation industrielle devient d'une certaine manière absurde. Yves Schwartz disait tout à l'heure que le travail n'a jamais pu être réduit à sa dimension énergétique, je suis tout à fait d'accord avec lui, mais malgré tout on peut dire qu'à l'époque de Coulomb essayer d'évaluer la bonne charge pour un porteur avait quand même un certain sens. Taylor, au début du XX^e siècle, se préoccupe des porteurs de gueuses de fonte, gueuses de fonte qui sortent du haut fourneau : comment les transporter ? Il explique qu'il a passé des milliers d'heures à mesurer ces porteurs de gueuses de fonte... Et vous avez des ingénieurs de l'époque qui disent qu'il aurait mieux fait de mettre au point un pont roulant plutôt que de passer tant de temps à étudier un usage énergétique de l'homme qui est manifestement à ce moment là dépassé. Donc il y a une espèce de paradoxe, au sens où ce n'est pas un échec scientifique mais par contre, effectivement, la science s'est déplacée par rapport aux questions pratiques qui avaient été à son origine.

P. P : - Yves Schwartz, essayons de faire un va et vient passé - présent. Charles Augustin Coulomb (1736-1806) écrit un mémoire en 1798 qui est consacré à la force des hommes, il s'intéresse au travail et pour lui travailler c'est à la fois produire, réaliser et dépenser. Ca c'est vous le dites François Vatin, dépenser c'est-à-dire se fatiguer. Donc l'effet est mesurable et avec lui on assisterait à la première étude ergonomique et à la tentative de mesurer la fatigue. Alors pourquoi ? J'aimerais que vous puissiez d'abord me dire votre point de vue sur cette mesure de la fatigue du temps de Coulomb, et puis, pourquoi aujourd'hui, Yves Schwartz, la fatigue en même temps que les souffrances au travail, pourquoi est-elle autant mise en avant aujourd'hui ? Donc voilà du passé au présent, Yves Schwartz.

Y. S : - Oui, d'abord ce qui est assez fascinant dans cette histoire qui a été faite par Vatin, - qu'on a pu faire plus ou moins...- c'est ce va et vient et notamment, par exemple, la notion de dépense et ce qui fait pont entre l'aspect physique, dépense - qui ne s'appelle pas encore « énergie » fin 18^e siècle, loin de là - et puis la notion, disons, quasiment comptable - et on voit comment le pont va s'exercer par la notion de dépense -. Et ce qui est assez fascinant c'est de voir comment le souhait de savoir ce qu'il faut dépenser pour obtenir un effet utile, c'est à dire la monnaie mécanique, ce qui se paye, va finalement se greffer sur une vieille querelle d'histoire de la philosophie de la nature qui est la « querelle des forces vives » ce qui est très bien montré et c'est vraiment fascinant, il est montré dans cet ouvrage que finalement la définition du travail qui va être donnée, donc, vers 1826 par les ingénieurs, polytechniciens, Navier, Coriolis... a finalement, comme il le dit, la dimension, au sens du rapport aux activités physiques, du travail de la force vive. Donc voilà, il y a un nœud qui se fait autour du problème de la dépense qui est elle-même un nœud. Voilà, alors après il y a tout ce qui est

expliqué sur « essayer de gagner des terrains sur la question de la dépense », y compris au niveau physiologique puis au niveau, on dirait aujourd'hui, neurologique. Alors c'est vrai que là, la question de la fatigue qui traverse un peu les derniers chapitres...

P. P : - Oui également aussi.

Y. S : - Enfin cela apparaît la première fois à propos de Coulomb, puis cela ressurgit après, ça apparaît concernant la fatigue musculaire, c'est une vision très... mais on se rend compte qu'on ne peut pas mesurer le travail uniquement par le musculaire, qu'il y a quelque chose, quand même, de plus que cela et donc on essaye de trouver par des échanges énergétiques, avec le développement de la thermodynamique à partir des années 1860-70, on essaye de quantifier ça. Bon évidemment, ça nous amène sur un terrain qui revient au point de départ. Pourquoi est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? C'est pas que la fatigue... que le travail ne soit pas toujours échange d'énergie ! Il y a forcément dans notre..., moi j'appelle ça, le « corps –soi » - qui est à la fois le corps et l'esprit, l'intelligence, c'est indissociable-, il y a forcément des échanges d'énergie que les neurosciences peuvent suivre... très vaguement, mais, je crois qu'au fond, quand on parle de stress ou de Burn out ou de situations dramatiques comme on a vécu, les suicides, je pense qu'il faut aller beaucoup plus loin qu'un simple bilan énergétique, même si ça passe aussi par des bilans énergétiques. Moi je dis qu'il y a, ce que j'appelais tout à l'heure l'impensé du travail. C'est-à-dire que l'activité industrielle est toujours à des degrés divers : problèmes de choix, d'arbitrages, de débats de soi avec soi dans son milieu de travail et que ça « ça coûte » et ça peut coûter très cher. Donc je veux dire que cette espèce d'aporie, comme on dit, sur la difficulté à mesurer la fatigue nous renvoie à ce que j'appelais l'activité industrielle c'est à dire au fondement même de : qu'est ce que c'est pour nous que travailler ? C'est pour cela que travailler ça a un sens. Autant « travail » c'est vraiment très abstrait et c'est le point de départ de toutes généralisations abusives, autant « travailler », oui, qu'est ce que c'est que travailler ici, maintenant, ailleurs ? Vous voyez ?

P. P : - Oui je vois tout à fait. François Vatin, j'aimerais toutefois qu'on s'attarde peut-être un petit peu sur cette question de la fatigue... du stress... Les psychosociologues du travail, Yves Schwartz vient de nous le rappeler, insistent aussi sur la distinction entre le travail contraint et le travail disons créatif, l'activité libre et créatrice. Ce que j'aimerais comprendre pas rapport à votre réflexion, c'est comment vous vous situez vous par rapport à cette psychosociologie ? Je pense, par exemple, à Yves Clot que vous avez sans doute lu où l'on voit bien que la défense de la notion d'activité est toujours en vis-à-vis avec l'idée d'un travail contraint. Et donc c'est la part du contraint et du créatif qui fait qu'il peut y avoir ou pas une activité productive libre.

F. V : - Oui, je crois qu'il y a d'abord quelque chose à éclairer sur cette référence au contraint. Les psychologues, à la suite d'Henri Wallon, définissent justement le travail comme activité contrainte mais il faut s'entendre sur ce terme d'« activité contrainte ». Quand c'est utilisé ainsi par les psychologues cela ne désigne pas la contrainte extérieure imposée mais la contrainte qui est propre à l'activité. C'est une activité contrainte au sens où c'est une activité qui est finalisée. C'est ce qui se joue dans la distinction entre travail et jeu pour prendre une distinction simple, c'est-à-dire l'idée qu'il y a travail justement quand il y a projection notamment temporelle dans quelque chose qui est au-delà de la présence immédiate et ceci effectivement n'est pas sans coût. Mais, c'est aussi cela qui conduit à la dimension de la réalisation de soi du travail. C'est précisément cette contrainte auto exercée que l'on va

trouver dans les activités les plus diverses. Vous citez tout à l'heure, hors micro, Georges Navel qui l'exprime de façon...

P. P : - Alors Georges Navel, l'auteur de « Travaux » et de « Sable et limon » qui sont parus tous les deux chez Gallimard effectivement, François Vatin, vous vous y êtes intéressé dans un de vos articles où justement vous citez largement un extrait de « Travaux » de Georges Navel - qui avait une vingtaine d'années dans les années 20-30 et qui fut lors de l'exposition universelle de 1933 terrassier, qui fut terrassier - et vous preniez comme exemple justement la description de l'activité du terrassier dans ces années là.

F. V : - Il y a une très belle page de Navel où il explique ce cas du terrassier, qui apparaît comme étant le travail sans qualité par excellence, pour employer une formule qu'évoquait tout à l'heure Yves Schwartz, où il dit qu'il y a un moment dans le travail qui est un moment de plénitude et qu'il n'y a pas de terrassier qui n'est pas fier de son lancé de pelle. Bon, ça c'est effectivement cette présence dans l'activité qu'il faut distinguer des formes de gestions sociales de cette activité et des contraintes qui sont, par exemple, celles de l'organisation, qui sont celles du salariat, le problème c'est que souvent il y a confusion de ces contraintes...

P. P : - C'est vrai entre la contrainte extérieure et la contrainte propre à l'activité...

F. V : - Oui cette contradiction...

P. P : - Il y a souvent confusion.

F. V : - Cette contrainte propre à l'activité n'est pas sans liens avec la validation de cette activité par l'extérieur...

P. P : - Absolument oui.

F. V : - ... à travers l'œuvre accomplie, mais elle ne peut fonctionner que par une forme de projection dans la subjectivité de l'individu travailleur et ceci est créatif et fructueux aussi. Coûteux et fructueux à la fois.

P. P : - Yves Schwartz « coûteux et fructueux à la fois »...

Y. S : - Oui, je pense que..., je dirais, par nature profonde, je dirais, quasiment anthropologique, et même peut-être au-delà, à mon avis, tout travail et toute activité est toujours pour une part contrainte, c'est presque un truisme de le dire ! Vous parliez, un peu avant l'émission de Georges Canguilhem, voilà quelqu'un qui a parlé de la vie comme étant toujours débat de normes, débat de normes entre un centre de vie quel qu'il soit et puis le milieu environnant ; il y a toujours un débat, ce qui veut dire qu'il y a toujours des choix à faire donc des contraintes. Vivre c'est toujours avoir à gérer ces débats de normes... Alors après le problème est de savoir la qualité de ces débats de normes, dans un monde social avec des contraintes qui peuvent prendre des formes très diverses, moi j'appelle ça « des normes antécédentes » en tout genre : organisationnelles, hiérarchiques, politiques, juridiques... Et puis qu'est ce que, vous, comme être singulier, vous arrivez à faire ou à ne pas faire ? Il y a la question de la qualité de la convocation de votre soi, si vous voulez, par rapport à ça. Par exemple sur ce point là : l'« intensité du travail », dans certains cas les gens demandent un travail intense, dans d'autres cas on parle d'intensification du travail... qui devient pathologique. Qu'est ce que ça veut dire ? Moi, vous voyez, par rapport à la question de la

« valeur du travail », et ce n'est pas un jeu de mot, j'inverserais les choses. « Valeur du travail » je ne sais pas ce que ça veut dire, par contre je crois pouvoir dire que la qualité de l'activité de travail est liée « au travail des valeurs » que l'on peut y développer et là c'est l'histoire... il y a toutes les situations possibles, il y a des impossibilités qui mènent à des situations catastrophiques ou bien il y a des situations positives. C'est pas un jeu de mots vous voyez ? Evidemment ça supposerait de parler de ce que c'est que la valeur.

P. P : - François Vatin en toile de fond, je le rappelais au début de l'émission, il y a, aussi, l'interaction travail - nature dans votre livre, c'est à dire que là nous venons d'évoquer le milieu, l'environnement vous insistez beaucoup sur cette dimension.

F. V : - J'insiste sur cette dimension dans l'esprit d'une critique, encore une fois, d'un discours très général sur le travail comme valeur socialisatrice qui, je dirais, ne se préoccupe plus finalement du contenu de l'activité et de savoir finalement comment les activités sont reconnues comme étant productives.

P. P : - Vous voulez dire, excusez moi de vous couper, qu'on insiste trop sur le lien social, sur les valeurs d'intégration du travail, sur le tissu social et pas assez sur les effets du travail sur la nature par exemple, l'environnement ? Il y a un peu ça aussi quand même dans votre livre ?

F. V : - Oui, bien sûr, surtout on en parle de façon beaucoup trop abstraite. Au lieu de se préoccuper de la façon dont l'activité se joue aujourd'hui et continue à se jouer dans le rapport à la nature. Je donne un exemple dans le dernier chapitre de mon livre en partant de cet événement malheureux de l'explosion d'AZF. Voilà, vous avez à un moment donné une explosion, vous essayez de comprendre ce qui se passe. Vous remontez une chaîne d'événements - dans les entreprises dans ces cas là vous avez des systèmes d'arbres des causes-. Cette chaîne d'événements vous montre la multiplicité des activités de travail qui, à un moment donné, débouchent sur ce qui est un phénomène naturel qui est l'explosion de matières qui ont été mises en contact et qui n'auraient pas du l'être. Et bien la même chose se joue dans l'ensemble de ces petits mystères que sont la création quotidienne des biens et services dans tous les secteurs d'activité. Cette même analyse que l'on est amenée à faire au moment où on cherche à imputer la responsabilité juridique, comme dans un accident, et bien cette même logique, on pourrait l'amener dans n'importe quelle chaîne de production, si je peux dire, et c'est là que l'on voit que des activités apparemment très lointaines, très abstraites, très intellectuelles participent de quelque chose qui au final est quand même plongé dans la matérialité. Donc c'est pour cela que j'insiste sur cet espèce de paradoxe c'est à dire qu'au fond, nous, collectivement, nous n'interagissons pas moins avec la nature qu'autrefois mais beaucoup plus d'une certaine manière, par le caractère décuplé de notre capacité d'interagir avec la nature. Mais ceci est de moins en moins évident dans la définition de l'activité individuelle par, justement, cette opacité qui est liée à la démultiplication de la division du travail.

P. P : - Merci François Vatin , Yves Schwartz, nous avons oublié en chemin la question de l'automation, mais, justement Yves Schwartz vous qui êtes spécialiste d'ergonomie, qu'est ce que ça change, l'automation dans votre manière d'aborder le travail ? L'automation, l'informatique, les nouvelles technologies... ?

Y. S : - Je ne suis pas spécialiste d'ergonomie, j'ai des liens forts avec l'ergonomie mais j'ai parlé d'ergologie.

P. P : - Oh..., excusez moi.

Y. S : - J'ai beaucoup de fraternité avec des amis ergonomes, j'en ai perdu un très récemment Jacques Duraffourg qui était un personnage très, très remarquable, qui m'a instruit beaucoup mais l'ergonomie c'est, si vous voulez, une discipline qui s'occupe du travail, si vous voulez, il y a plusieurs ergonomies comme il y a plusieurs sociologies. L'ergologie c'est... on a été amené à élargir des concepts à la fois philosophiques et pluridisciplinaires. Cela dit la question que vous posez c'est une question que je pourrais débattre avec François Vatin. En quoi l'automatisation telle que la décrivait Naville dans les années 50-60 par là, qui était encore un très grand personnage, doit modifier notre vision, notre regard sur le travail ? Oui, comme on l'a dit, ça complique et ça rend obsolète tout ce qui a été le souci - avec cet aspect un peu rétrograde chez Taylor - d'approcher le travail comme pure dépense d'énergie. Néanmoins je pense que justement un des éléments que nous ont appris nos amis ergonomes - enfin ceux avec lesquels je travaille et dont je ne suis pas - c'est que même dans ces situations là, même dans des situations complètement corsetés, où effectivement l'idée c'était que « oui on pourrait réduire le travail à des gestes, à des heures d'horloge, que ça n'était rien de plus que ça » ; ils nous ont appris que finalement même là, il y avait ce que j'ai appelé des débats de normes, des débats de soi avec soi et avec les autres donc des valeurs en jeu. Alors bien sûr, tout ce qui est les transformations du travail, le développement des services, le développement des automatisations a amplifié énormément les difficultés à saisir ce qui fait « valeur » dans le travail au niveau économique ou comptable mais je ne pense pas que cela conduit à modifier profondément l'approche du travail, je dirais, comme activité.

P. P : - François Vatin...

F. V : - Oui je suis tout à fait d'accord avec ce qui vient d'être dit... c'est à dire que souvent finalement ce sont les nouvelles configurations qui permettent de repenser les choses dans l'amont, rétroactivement... je ne saurais trop conseiller la lecture de « Vers l'automatisme social ? » de Naville, encore une fois c'est un ouvrage qui date de 1963 et qui, à mon avis, sur le fond est indépassé. Je souhaiterais volontiers qu'il soit réédité, il était publié chez Gallimard – je me permets de le dire –. Et à partir, finalement, de cette nouvelle question qui est posée, que j'évoquais à travers de la formule de Naville sur l'inversion du rapport entre travail et production, cela invite à repenser les configurations de travail y compris, effectivement, et là je suis tout à fait d'accord avec ce que dit Yves Schwartz, c'est valable aussi apparemment dans ce qu'on appellera les travaux les plus taylorisés.

P. P : - François Vatin, la fin du travail c'est pas pour demain alors ?

F. V : - En toute sincérité, je ne comprends même pas ce que ça veut dire.

P. P : - Vous en parlez, c'est Lionel Jospin qui en a parlé en 1997, p.194, vous parlez de « la fin du travail », je dis pas que vous...

F. V : - J'en parle entre guillemets comme un thème qui est apparu dans l'actualité, qui a fait l'objet de titres d'ouvrages, en toute sincérité je ne sais pas ce que cela veut dire.

P. P : - D'accord... mais vous avez répondu, c'est très bien. François Vatin, le travail n'a pas de sexe, tous ces ingénieurs... non, non, je ne suis pas un représentant du Gender Studies mais je vous pose la question : travail féminin, travail masculin c'est quelque chose qui a un sens ou pas ? Pour vous au regard de...

F. V : - Là aussi, d'une certaine manière, la question est un peu piégée parce qu'elle va nous conduire immédiatement au problème de la définition conventionnelle du travail c'est à dire de savoir si on associe le travail à une forme sociale particulière qu'est le salariat. Donc, si on raisonne en ces termes, là oui il y a une question à poser sur le statut salarial qui est marqué par, je dirais, une différenciation des sexes dans le cours du 19^e siècle et au contraire dans le cours du 20^e siècle, une homogénéisation qui se traduit pas la tendance à ce que les taux d'activités des hommes et des femmes soient tout à fait similaires, enfin se rejoignent très largement aujourd'hui. Donc la question de la place des femmes dans le salariat comme institution ça c'est une vraie question qui n'est pas l'ordre du jour ici, mais dont on pourrait discuter. Sur la question du travail, c'est effectivement mal posé parce que ça conduit à identifier le travail à cette forme sociale particulière qu'est le salariat.

P. P : - Mais comment se fait-il que la question de la division du travail ne soit pas centrale dans votre ouvrage ? Cela tient peut-être au fait que justement votre approche par l'histoire des sciences ne vous oblige pas à cela ?

F. V : - Il y a au contraire, quand même, un chapitre qui y est consacré, autour de la question de la biologie et de l'organicisme, puisque la théorie sociologique de la division du travail a très largement emprunté à un modèle biologique. Notamment un biologiste qui s'appelle Henri Milne Edwards, qui définit ce qu'il appelle la division physiologique du travail en 1827. C'est à peu près contemporain du concept mécanique, ça se passe à la même époque, Milne Edwards avait lu Smith et distinguait deux niveaux d'organicité. Un niveau additif où dit-il, c'est comme des ouvriers qui feraient la même chose et là, la production serait égale - la production totale - à la somme des productions individuelles, et, une autre configuration, où il y a division, synergie fonctionnelle et le tout n'est plus égal à la somme des parties. C'est le modèle que reprendra très largement Durkheim quand il définit la solidarité organique par opposition à la solidarité mécanique sur le modèle de division du travail. Donc la question de la division du travail est importante dans mon analyse. Mais je ne sais pas si c'est bien la question des femmes.

P. P : - Merci beaucoup, elle est effectivement importante cette question. Je la reposais justement pour pouvoir éclairer les auditeurs sur ce point, merci beaucoup François Vatin. Je rappelle le titre de votre livre : « *Le travail et ses valeurs* » qui est paru chez Abin Michel. Merci Yves Schwartz pour vos commentaires, merci à tous les deux, c'était « Sciences et conscience » une émission proposée par Philippe petit. Les auditeurs qui voudraient approfondir toutes ces réflexions trouveront sur le site de France culture les références de vos ouvrages.